

DU MÊME AUTEUR

PAULINE SALES

chez le même éditeur

La Bosse, 2000

Dépannage, 2002

Cake !

suivi de

Il aurait suffi que tu sois mon frère, 2002

Le Groenland, 2003

L'Infusion, 2004

Désertion, 2005

Les Arrangements, 2008

Family art, 2009

De la salive comme oxygène

suivi de

Léa Lapraz

et de

Ce sont les autres qui me font penser, 2010

À l'ombre

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce est une commande de la Fédération (Cie Philippe Delaigue).

Elle a été créée le 16 janvier 2010 à Saint-Sever dans une mise en scène de Philippe Delaigue avec les comédiens Vincent Garanger, Sabrina Perret, Sylvain Stawski.*

La composition musicale a été réalisée par Sandrine Marchetti et interprétée par Julien Augier de Moussac, Sophie Chauvenet, Geoffroy Gesser, Louis Laurain, Bertrand Luzignant, Sandrine Marchetti, Basile Mouton.

Une production du Préau – CDR de Basse-Normandie, en coproduction avec la Fédération.

© 2010, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-294-8

* Saint-Sever est une commune du bocage virois, où la pièce a été créée après une implantation de plusieurs semaines dans le cadre du PNR (pôle national de ressources du spectacle vivant en milieu rural), favorisant par des rencontres, des ateliers, le partage du processus artistique sur le territoire.

*À Vincent et Philippe, encore une fois.
À Sabrina et Sylvain avec joie.*

*Des remerciements tout particuliers
à Marine Bachelot et Yves Barbaut.*

PERSONNAGES

MARIANNE, *qui devient « l'Amoureuse » dans l'Opéra des ombres.*

HANS, *qui devient « le Rabatteur » dans l'Opéra des ombres.*

WALTER, *qui devient « l'Observateur » dans l'Opéra des ombres.*

Cette pièce s'inspire très librement de la vie de certains des compagnons de route de Bertolt Brecht – Walter Benjamin, Ruth Berlau, Asja Lacis, Margaret Steffin –, des années trente jusque dans les années soixante-dix. Elle se déroule à Berlin dans ce qui a été un atelier d'écriture dans les années trente et qui est devenu un lieu désaffecté en RDA dans les années soixante-dix.

I

LES ANNÉES 1970 (1)

Une vieille dame dans un fauteuil roulant, le contenu de son sac épars autour d'elle.

MARIANNE. – Laissez-moi. Je suis vieille, vous ne comprenez rien, pourquoi m'avoir amenée ici ? Où est mon rouge à lèvres ? Vous êtes de la Stasi ? Je ne vous félicite pas. Vous êtes très mal organisés. Bien trop nombreux. Maintenant on parle à n'importe qui, c'est un agent de la Stasi. Tout le monde se méfie. Vous l'avez trouvé ? Merci. Ce n'est pas pour en mettre. Je n'ai plus de lèvres, disparues. Je les ai mises au cimetière. Il ne me reste qu'un menton complètement inutile. J'aime l'odeur de cosmétique. Je n'ai rien à dire. J'ai changé d'avis, vous vous en doutiez. C'est bien ici oui, c'est bien ici qu'on travaillait avant la guerre. Vous voyez je lui ai cassé le nez, oh ça fait longtemps, c'est son masque mortuaire, je l'ai apporté dans un sac en plastique, cette bonne petite vieille qui se promène avec son pamplemousse, ça a le poids d'un pamplemousse, quelquefois je le lance, comme un ballon et il atterrit plus ou moins bien, je ne m'inquiète pas il atterrit toujours, il rebondit même, il rebondit très bien, ce n'est pas du plâtre, je ne sais pas ce que c'est, le plâtre ne rebondit pas alors que lui il rebondit très bien, il a une tête

d'empereur comme ça, avec le nez cassé, ça lui va bien, un empereur romain, n'allez pas vous en servir, elle lance sa tête, il n'a plus de nez, elle lui a coupé le nez, si elle pouvait elle le briserait tout entier, pas du tout, il ne se brise pas de toutes les manières, je ne sais pas en quoi c'est fait, on dit que c'est du plâtre mais si c'était du plâtre ça casserait, il ne casse pas, il ne casse absolument pas, à part le nez, le nez ça n'a pas d'importance, je me souviens très bien de son nez. C'est un jeu, un jouet, je l'ai sous la main, ça m'occupe les mains, je le tiens, je le lance, je le rattrape, près, loin, près, loin. Vous devriez interroger le nain, interrogez le nain de ma part, il est très grand ne vous y fiez pas, il sait bien lui, il sait bien, et puis il est poli, lui, il est au théâtre, dans la maison là-bas, ce cachot, Friedrichstrasse, il a un bureau, lui, dites-lui que j'attends mes sucreries, dites-lui, la vieille attend ses sucreries, si elle les a pas elle parle.

Un homme âgé. Il parle bas comme s'il était surveillé, des feuilles entre les mains.

HANS. – Qu'est-ce qui lui a pris ? Depuis quelques années déjà elle n'a pas toute sa tête. Elle se poste devant le théâtre. Elle dit qu'elle a une révélation à faire. Le patron n'est pas l'auteur de ses pièces. Elle a de quoi le prouver. Elle crie « imposteur ». Mais jamais ça n'a pris ces proportions ni cette régularité. Qu'est-ce que vous craignez ? Elle n'a rien à passer à l'Ouest, rien du tout. Ce sont des paroles en l'air, des injures dans l'air. Qu'est-ce que c'est ? Elle vous a donné ça ? Je pensais, on pensait que c'était perdu, oublié ou déchiré. Difficile d'en parler. Des morceaux, des bribes, une blague, une blague littéraire, comme

on en écrit pour les mariages, les anniversaires, et c'est un hommage pour le marié. Où est-ce que vous avez trouvé ça ? C'est un hommage détourné, je ne sais pas ce qu'on peut en penser. Qu'est-ce que vous en avez pensé ? C'est l'odeur, oui, ici, même avec les années, l'odeur n'a pas changé. On buvait du café. Il y avait tout le temps du café. Dans les mauvais jours on économisait sur le reste pour pouvoir en acheter. Et c'est comme si les murs en avaient avalé. Vous sentez ? Non, non merci, je n'en bois plus, je ne peux pas, le cœur. Elle casse tout, elle perd tout, et ça où l'avait-elle fourré, pourquoi vous le donner ? Avec tout ce qu'elle fume on pouvait espérer qu'elle le brûle. Ça n'a pas d'importance. Je n'ai rien à cacher. Je ne vois pas ce qu'il y aurait de compromettant. Il n'y a rien de compromettant, rien d'intéressant, je ne vois même pas qui ça pourrait intéresser. À l'Ouest ? Même à l'Ouest. Mais bien sûr, non je n'ai aucun exemplaire. Il n'y a pas de copie. (C'est l'original, oui, si vous voulez. Enfin ce n'est rien. C'est l'original de pas grand-chose puisque ce n'est rien.) La musique est de moi. Le reste, les paroles, on l'a écrit à trois. J'en suis l'auteur pour un tiers, à peine un tiers, sans doute moins, on ne comptabilisait pas les répliques, je ne me défaisse pas, on l'a écrit à trois, Marianne, Walter et moi. Ce sont des domaines, il y a des domaines, des domaines plus complexes, pas plus complexes, différents, les domaines artistiques, et là ça se mêle, vous voyez tout est mêlé, emmêlé, comme une tignasse que personne ne prendrait la peine de coiffer. Vous allez au théâtre, vous êtes déjà allé au théâtre ? Vous savez la réputation, la réputation que c'est une autre vie, d'autres gens, les artistes, que tout le monde couche

avec tout le monde, c'est faux, totalement faux, mais c'est vrai, absolument. Il est difficile de séparer le travail du reste. Marianne a été Sa maîtresse, Sa correctrice, Son bras droit d'écriture, Sa traductrice, Son actrice, sa secrétaire, son agent littéraire, son interprète. J'ai également assumé toutes ces fonctions auprès de Lui. Vous pouvez ajouter femme de ménage, masseuse, garagiste, entremetteuse, agent immobilier, coursier. Et compositeur, vous avez raison. Artiste de music-hall, c'est mon premier métier. Un homme comme Lui est un tremblement de terre. Je vous souhaite d'en rencontrer. Une chance bien sûr. On ne choisit pas de se prendre une avalanche sur la tête. J'ai fait ma vie avec Lui. Intellectuellement et. Il a été mon pain, encore aujourd'hui je travaille dans le théâtre qu'Il a fondé. J'étais l'un des tout premiers et je ne L'ai jamais quitté. Je vais voir Marianne clandestinement, je le dis vous voyez, je le dis simplement. Elle est blacklistée, sur liste noire. C'est une famille, nous formons une famille, la famille du patron, au sens large, pas une secte, simplement il faut comprendre le fonctionnement, il y a les amis de la famille et les ennemis. Ne me prenez pas pour un ennemi, vous auriez tort. Qu'est-ce qu'on a pu vous dire de moi ? Elle est une ennemie, une pauvre ennemie. Ce qu'on lui reproche ? Un manque de rigueur dans ses souvenirs. Et elle réclame de l'argent. L'argent qui lui revient pour sa participation à des œuvres devenues des classiques. Je n'ai pas de point de vue. Aucun point de vue. Régulièrement, elle fait des séjours en hôpital psychiatrique, elle vous l'a dit certainement. On ne peut pas tenir compte de ce qu'elle dit. Je ne sais pas ce qu'elle peut dire. Je sais très bien. Attention, attention, elle va dire la vérité,

elle veut dire la vérité. C'est la vérité qui vous inquiète ? Ne vous inquiétez pas. Mon amie, ma très grande amie. Je lui apporte des pâtes de fruits en cachette et je fais attention de ne pas être suivi. À mon âge, oui. On ne devient jamais adulte. Ce n'est pas un complot. De l'amitié. Si je me cache c'est pour ne pas compromettre l'équilibre familial, théâtral. La seule chose dont on peut m'accuser : ma fidélité. Quelquefois le soir on bricolait ce, cet, comment avait-elle appelé ça, « l'Opéra des ombres » et chacun jouait son rôle. Je ne vois pas quel intérêt, je ne comprends pas quel intérêt.

Un homme âgé, en costume, avec des lunettes.

WALTER. – Il y a quelqu'un ? Quelqu'un est là ? Je ne vous vois pas. Vous êtes là ? Je vous ai fait peur ? Vous ne m'avez pas entendu entrer ? Vous me voyez ? Est-ce que vous me voyez ? Je n'adhère pas, je ne suis pas adhérent, un adhérent, ça adhère, ça colle, non je ne colle pas, je ne me colle pas sur les autres, une idée, je ne suis pas adhésif. Ni adhésif, ni autocollant, ni morceau de scotch, ni tue-mouche. Je ne suis pas conducteur non plus. Ça me rend assez seul, assez solitaire, et je suis myope. Je me perds plutôt facilement, enfant je n'avais aucun sens de l'orientation, c'était une déception pour ma mère, je marchais loin d'elle, en retrait pour échapper aux vagues de son énervement, plutôt indépendant, c'était difficile pour ma mère d'avoir un enfant comme moi, lent et, surtout lent. Qui ne réagit pas. Ou longtemps après. Quand on peut penser que c'est trop tard. Et on ne sait même plus à quoi. Pourtant en vieillissant j'ai adopté les villes. Ma mère ne peut pas prétendre

connaître une ville comme je la connais. Ma mère est loin de tout ça, morte désormais, elle ne sait pas que de ces plans de villes j'en ai fait une pensée, constituée petit à petit, autonome. Alors, non, je n'ai pas adhéré au génie, je l'ai reconnu, je l'ai approché, j'ai pris ce que j'avais à prendre, à ma manière un peu lente, un peu lointaine, mais je n'ai pas adhéré, c'était un constructeur destructeur. Marianne me L'a fait rencontrer. Je l'ai rencontrée, elle, avant de le connaître, Lui. C'est elle qui m'a parlé de Lui. Marianne et moi. Elle a pensé, elle trouvait que j'avais du mal à adhérer. Marianne et le communisme. Elle tenait à ce que j'adhère. Elle disait « Il est le seul à pouvoir te faire adhérer », elle disait « apprends à me partager ». Marianne et le partage. Je suis juif, ces années-là pour moi, c'est le début de la perte, de la fuite, de la fuite, ça n'a plus arrêté de couler.

MARIANNE. – J'aime les sucreries, surtout les pâtes de fruits. C'est mou et collant. Mes derniers baisers, mais ils sont payants. J'ai plus les moyens. Le nain il prend la grande boîte, la plus grande boîte qu'il peut trouver. Mais la plus grande boîte de ce que vous aimez, ça n'est jamais assez. Je suis revenue ici à la fin de la guerre pour récupérer l'opéra. Il était caché. Vous voulez voir. Regardez quelque part par là. À moins que. Attendez. Voilà. C'est un ami, j'avais un ami, Walter, qui l'a glissé ici avant de partir, fuir. Je suis le contraire d'une vieille folle qui raconte n'importe quoi. Je ne sais plus comment ça a commencé. Quand on L'attendait, je L'attendais, quand la journée de travail était finie, quand on rangeait les crayons, fermait les livres et allumait une cigarette, les années 1931-1932, si vous m'aviez connue, si

vous nous aviez connus. On était là tous les trois dans l'atelier. Cette pièce où on passait nos journées c'est comme ça qu'on l'avait baptisée. On s'étire, on bâille. On se sent esseulé. Les souris quand le chat n'est pas là. Elles dansent mais elles s'ennuient. Je vais vous montrer. J'ai mes jambes en ce temps-là regardez. Et je suis brune, brune intégralement. Hans, dans la rue, à cette époque, tout le monde se retourne sur lui, vous avez vu ? Et Walter, Walter est toujours resté Walter.

II

LES ANNÉES 1930 (1)

L'atelier, fin de journée. C'est la pause. On s'étire, bâille, se lève, le vasistas, le temps qu'il fait, de l'air frais.

MARIANNE. – Il reste du café ?

WALTER. – Un fond

MARIANNE. – Mon bas est filé

WALTER, *à propos du café.* – Faut en racheter

HANS, *à Marianne.* – Montre

WALTER. – La cagnotte est vide

MARIANNE, *à Hans.* – Ne touche pas. Ma seule paire.
Avec le prix que ça coûte

WALTER. – Tu as du vernis à ongles ?

MARIANNE. – Dans mon sac

WALTER, *sauvant le sac de Marianne des mains de Hans.* – Le fouineur